Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 29

Artikel: La sagesse des nations
Autor: C.P.-V.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-215707

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 31.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

58me ANNEE — N° 29. Samedi 17 juillet 1920.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

ABONNEMENT : *Suisse*, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger*, un an Fr. 8.70

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ANNONCES : Canton, 20 cent.
Suisse et Étranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au Conteur Vaudois, jusqu'au 31 décembre 1920 pour

fr. 3.--

en s'adressant à l'administration, Pré-du-Marché 9, Lausanne.

Sommaire du Numéro du 17 juillet 1920. — La sagesse des nations *(C. P.-V.)* — Lo Vîlhio Dèvesa : Djan Betset et l'avocat. — Anecdote pour jour maigre. — A propos d'un tir fédéral : De beaux souvenirs. — Figures vaudoises : Le taupier *(R. B.)* — Dans les régiments suisses. — Feuilleton : Fumée, suite *(B. Dumur)*.

LA SAGESSE DES NATIONS

AVEZ-VOUS au nombre de vos amis ou de vos connaissances quelque brave homme qui, disciple de Sancho Pança, émaille sa conversation de sentences et de proverbes ? Ces gens-là se font rares, me direz-vous. Erreur ! j'en pourrais citer une bonne demi-douzaine parmi mes familiers et sur cette demi-douzaine deux anciens régents, blanchis sur la chaise pédagogique et pour qui la morale s'est innée en une quantité infinie de maximes proverbiales, en lesquelles le roi Salomon aurait fort à faire à démêler l'ivraie d'avec le bon grain.

Ainsi, il me semble que lorsque le brave régent Ducret, pour illustrer quelque fait récent, ajoute, en hochant la tête : *Pas de rose sans épine*, il dit une sottise parfaite. De toutes les erreurs qui se sont propagées dans le monde, il n'en est guère, assurément, de plus innocente. Mais ce qui l'est infiniment moins, c'est cette disposition déplorable à accepter les yeux fermés des assertions dont la fausseté peut être vérifiée par chacun.

Bon sang ne peut mentir ! s'écrie son collègue Marion, en parlant de la fille du député Canard, homme d'Etat à la cave et aux abbayes. Or, jamais proverbe ne fut plus stupide. Bon sang peut mentir et il profite largement de la permission. L'histoire du genre humain est là pour le prouver. Ou plutôt il ne ment pas, car, en dépit des axiômes intéressés des hautes nuques, il ne promet rien et par conséquent n'a rien à tenir. Où voyons-nous tant de fils à papa hériter des talents de leur père ? De la fortune, soit, mais pas tant de leur mérite, quoiqu'en prêchent les docteurs de l'atavisme.

Qui se ressemble s'assemble. N'est-ce pas sur les contrastes que se fondent les intimités. Les êtres faibles s'appuient sur les forts, les caractères tristes recherchent les personnes à humeur gaie, les bavards aiment les gens silencieux, les femmes coquettes ne se plaisent qu'avec celles qui ne le sont pas, et les femmes jolies ont pour amies des femmes laides. Ainsi, il faut le reconnaître, ce proverbe est aussi souvent très faux.

Chien qui aboie ne mord pas. Non, sans doute, pendant qu'il aboie, mais après... Et, à propos de chiens, ce mot me rappelle une série de maximes qui ne font pas grand honneur à notre pauvre humanité : *Les coups de bâton sont pour les chiens. — Il n'y a pas de quoi fouetter un chien. — J'ai d'autres chiens à fesser. — Il mène une vie de chien. — Il fait un temps à ne pas mettre un chien à la rue, etc.* Au risque de passer pour grincheux et morose, et de me perdre dans l'esprit des gens positifs, graves et sérieux, je déclare abandonner ces proverbes-là et ne pas comprendre qu'un peuple, se donnant pour civilisé, affirme ainsi sa brutalité envers les animaux.

Il est vrai que nous utilisons aussi les proverbes cyniques. L'orgueil presque cruel ne nous effraie nullement et si les Caraïbes, à ce qu'affirme Reclus, disent très haut : *Nous sommes seuls un peuple : les autres hommes sont faits pour nous servir*, ce sentiment sauvage est à peine atténué chez les nations raffinées, auxquelles nous nous glorifions d'appartenir. Mais, comme il n'est point convenable de s'exprimer avec une franchise aussi brutale, l'égoïsme civilisé a pris les formes un peu moins acerbes. Il se contente de dire : *A tout seigneur tout honneur. — La familiarité engendre le mépris. — Charité bien ordonnée commence par soi-même. — Chacun pour soi et Dieu pour tous*, etc. Enfin, la pensée contemporaine étant astreinte à une foule de ménagements auxquels échappe la primitive nature, un proverbe cynique fait souvent place à trois ou quatre proverbes hypocrites.

Oh ! ceux-là sont délicieux. *Une grande fortune est une grande servitude*, a dit, je crois, Sénèque. Si c'est une servitude, il n'est pas besoin d'être grand savant, pour se rendre compte que c'est une servitude volontaire. Plût au ciel qu'on pût en dire autant de cette autre servitude qu'on appelle *pauvreté*. N'en sort pas qui veut de celle-là, convenez-en, à moins de prendre au sérieux cette formule tant soit peu absolue : *Méritez le succès, et vous l'obtiendrez*, qu'ont toujours à la bouche les optimistes, lesquels, fort souvent, ont dû leur réussite à mille autres causes qu'à leur mérite. Il est vrai qu'ils vous diront, dans l'obligeante intention de vous réconcilier avec une destinée qu'ils n'ont aucun intérêt à changer : *Contentement passe richesse*, ce qui ne vous mettra pas un sou en poche et ne leur coûtera guère.

La vertu trouve en elle-même sa récompense, répètent les gens qui offrent une poignée de... mains au pauvre diable qui leur rapporte une montre ou un porte-monnaie retrouvé sur le chemin. *Un bienfait n'est jamais perdu. — Bien mal acquis ne profite pas. — La fortune favorise les braves. — A brebis tondues, Dieu mesure le vent. — Dieu sèchera ce qu'il a mouillé*, etc. Tous ces proverbes ont un grand inconvénient, c'est que, perpétuellement démentis par l'expérience, ils ôtent la confiance dans les autres. Il est bon d'encourager et de susciter des espérances; mais il en est de plusieurs espèces et il ne faut pas croire qu'elles soient toutes bonnes à donner. Parlez-moi de l'espérance qui stimule, de celle qui laboure pour moissonner, de celle qui aide à supporter le présent en vue d'un avenir réalisable, et non point de l'espérance menteuse que l'égoïsme des satisfaits jette en pâture à la faim douloureuse des miséreux.

Sancho disait : *Il n'y a que deux familles, ceux qui ont et ceux qui n'ont pas.* Et il ajoutait avec naïveté : « Ma grand'mère aimait beaucoup la famille de ceux qui ont, et je suis de son avis. »

Cette réflexion si amère dans son ironie et qui n'est pas tombée à terre depuis qu'elle sortit du cerveau de ce penseur en sabots, lui vint un jour, sans doute, qu'il était las d'attendre cette place de gouverneur toujours promise et sans cesse ajournée. Rien n'est plus dangereux que le désappointement; si la faim est la mère des mauvais conseils, on peut dire qu'il en est le père; et c'est pour le moins autant à lui qu'à elle qu'on peut attribuer toute cette série de proverbes sardoniques tels que : *Oncques vilain n'aima noble homme. — Ceux-là qui sont riches ont des amis. — Chacun veut s'essuyer les pieds sur la pauvreté*, etc.... qui tous se résument dans cette maxime citée par Sancho et que je vais répéter une fois encore en la recommandant aux jeunes arrivistes et aux nouveaux riches : *Il n'y a que deux familles, ceux qui ont et ceux qui n'ont pas.*

C. P.-V.

Curiosité bien naturelle. — Au tribunal.

On annonce un gaillard ayant déjà subi cinq ou six condamnations. Au moment où l'on appelle sa cause :

— Monsieur le président, dit-il, mon avocat est indisposé, je demande la remise à huitaine.

— Mais vous avez été pris en flagrant délit, les mains dans le gousset du plaignant. Que pourrait donc votre avocat pour votre défense ?

— Justement, monsieur le président, je serais curieux de l'entendre.

DJAN BETSET ET L'AVOCAT

DJAN Betset avâi fauta d'on caïon. L'avâi fé boutséri on par dè teim aprî lo bounan et quan s'ein vin lo sailli-frou, sè peinsâ d'allâ vouâti on petit portset à la faire d'Etsallein; kâ d'à premi, on cein nourrè quasu po rein : dâi lavirè, dâi peloutsè, dâi resto dè soupa et dè dinâ, on eimbottâ dè reprin, on fourrè tot cein dein la mîtra, et quand lo courti coumeincè à bailli, y'a bintout dè quie garnî l'audzo tant qu'on vâo.

Quand don Djan Betset l'u vouâiti decé, delé, pè su la fâire, que l'u trovâ on bétion que lâi convegnâi et martchandâ on bocon, ye fe la patsè, payâ lo marchand, atsetâ onna cordetta que l'attatsé à 'na piauta dè l'anglais, lo tirè frou dâo tropé sein s'einquiétâ dè sè coulâïe et modè on bet. Mâ quand l'è qu'on va à la fâire on ne sè pressè jamé dè retornâ à l'otô à mein qu'on aussè dâo butin à reduirè on dzo dè fénéson âo dè messon et que lo teim bargagnâi; la fâirè, po bin dâi gaillâ que y'a, l'è on abâyi iô on trinquottè avoué lè z'ami dâo défrou, et cè dzo quie, la fenna ne brâmé pas s'on ne tserdzè pas trâo.

Djan Betset, don dévan de parti d'Etsallein, s'arrêtè dèvan onna pinta, attatsé son caïon âo barrau dâo lérmier dè la câva, que sè trovâvè découtè la porta d'eintrâïe et sè va attrabliâ dein la tsambra à bâirè qu'étâi plieinna dè mondo, iô tapè po trâi déci. Lâi avâi quie dè totè sortè dè dzein : dâi paysan, dâi monsu, dâi dzudzo et mimamein dâi z'avocat dè pè Lozena. Parait que y'avâi z'u onna tenablia dâo tribuna pè lo tsaté. On momein aprî, ion dâi z'avocat qu'étâi quie vâo sailli que dévan, et sein férè atteinchon âo câïenè, s'eincobliè à la cordetta et sè fot lè quatro fai ein l'ai su lo bétion, que sè met à remâofa, à veri et à tornâ que la cordetta s'einvortolliè déveron la tsamba dè l'a-